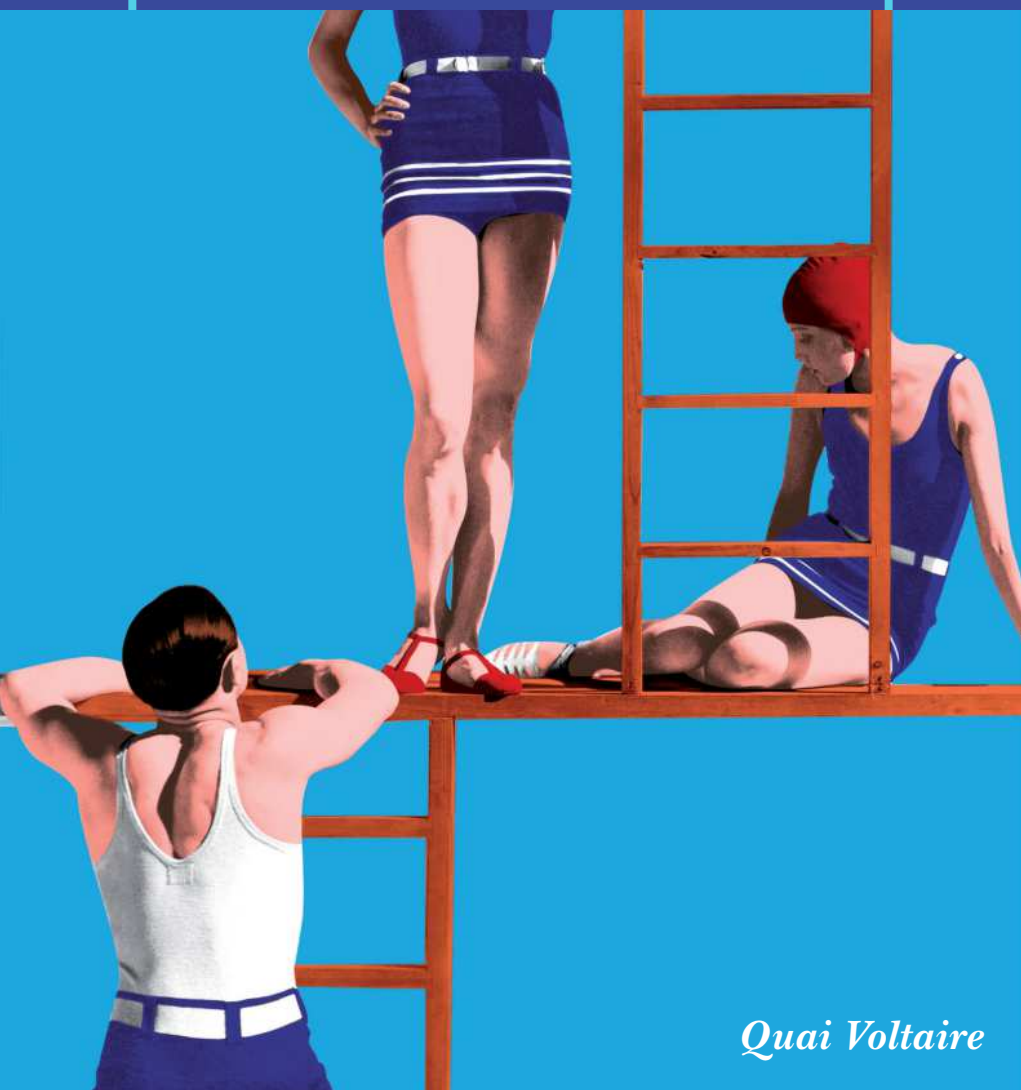


*Naomi Wood*

# Mrs HEMINGWAY

Roman



*Quai Voltaire*

Mrs HEMINGWAY

*Naomi Wood*

Mrs HEMINGWAY

Roman

*Traduit de l'anglais par Karine Degliame-O'Keeffe*



*Quai Voltaire*

Titre original: *Mrs. Hemingway*.

© Naomi Wood, 2014.  
Première publication Picador, 2014.

© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2017,  
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)

*Pour*  
KATHERINE



HADLEY





1. ANTIBES, FRANCE. JUIN 1926.

TOUT, désormais, se fait à trois. Le petit déjeuner, puis la baignade. Le déjeuner, puis le bridge. Le dîner, puis les derniers verres du soir. Il y a toujours trois plateaux, trois maillots de bain mouillés, trois séries de cartes abandonnées sur la table quand, brusquement et sans explication, la partie s'interrompt. Où qu'ils aillent, Hadley et Ernest sont accompagnés : cette femme se glisse entre eux comme une lame. Cette femme, c'est Fife : la maîtresse de son mari.

Hadley et Ernest dorment dans la grande chambre blanche tandis que Fife occupe la petite chambre du bas. La villa, plongée dans un silence tendu, s'anime quand un de leurs amis, chargé de savons et de provisions, s'attarde un moment au portail, hésitant encore à déranger le trio.

Hadley, Ernest et Fife traînent dans la maison et bien que malheureux, aucun ne se résout à sonner la retraite le premier ; ni l'épouse, ni le mari, ni la maîtresse. Depuis des semaines, ils vivent ainsi, tels des danseurs en mouvement perpétuel essayant de s'épuiser l'un l'autre jusqu'à la chute.

Il fait déjà chaud et, dans la lumière matinale, les draps de coton blanc prennent une teinte bleutée. Ernest dort. Ses cheveux sont toujours séparés par une raie bien nette et il émane de sa peau une odeur chaude et charnue sur laquelle Hadley plaisanterait volontiers si elle était d'hu-

meur. Autour de ses yeux, de petites rides se déploient en éventail sur sa peau dorée; Hadley l'imagine à bord du bateau, les yeux plissés, à l'affût du meilleur endroit où jeter l'ancre et se mettre à pêcher.

À Paris, sa beauté est sur toutes les lèvres; elle lui garantit une telle impunité que c'en est choquant. Même leurs amis hommes sont en extase devant son physique, et lui portent plus d'affection que les serveuses. D'autres devinent son caractère versatile: doux par instants, impétueux à d'autres – on le connaît pour avoir envoyé valser les lunettes d'un homme qui, un soir au bal musette, lui avait infligé un affront. Ils sont aussi quelques-uns, parmi leurs amis proches – Scott est de ceux-là –, à se sentir intimidés par lui. Qu'ils soient plus âgés et plus connus ne semble rien y changer. Il les met mal à l'aise. Avec les femmes, les choses sont plus simples – elles se retournent sur son passage et le regardent s'éloigner en se tordant le cou jusqu'à ce qu'il ait disparu. Elle ne connaît qu'une femme qui reste insensible à son charme.

Étendue sur le lit, Hadley fixe le plafond. Les poutres sont à moitié mangées par les vers dont elle peut suivre la progression à travers le bois. Les abat-jour se balancent comme si on les avait lestés alors qu'ils sont en papier fin sur des tiges légères. Sur la coiffeuse brillent des flacons de parfum qui ne lui appartiennent pas. Dehors la lumière se presse contre les volets. Il va faire chaud encore aujourd'hui.

Hadley voudrait être de retour à Paris, dans cette vieille ville froide, dans leur appartement, avec ses odeurs de pigeon grillé sur le poêle à charbon et les cabinets sur le palier. Elle voudrait être dans la petite cuisine étroite et dans la salle de bains aux murs tachés d'humidité. Elle voudrait manger leurs habituels œufs à la coque pour le déjeuner, sur la table si petite que leurs genoux se cognent. C'est à cette table que les soupçons de Hadley s'étaient confirmés. *Je pense qu'Ernest et Fife s'aiment beaucoup*, lui

avait dit la sœur de Fife. Elle n'avait rien eu besoin d'ajouter.

Oui, Hadley aimerait bien mieux être à Paris ou à Saint-Louis, dans ces villes aux ciels de suie et aux nuages de neige fondue – n'importe où sauf ici, dans la lumière mauve de la splendide Antibes. La nuit, les fruits tombent sur la pelouse avec un *poum!* amorti et, le lendemain matin, elle trouve les oranges fendues dévorées par les fourmis. Autour de la villa flotte une odeur de mûrissement. Et déjà, si tôt, les insectes sont à l'œuvre.

Hadley se lève pour aller à la fenêtre. Le front collé à la vitre, elle voit la chambre de Fife dont les stores sont encore baissés. Leur fils Bumby dort en bas lui aussi. Il a attrapé une vilaine toux – la *coqueluche*\*<sup>1</sup> – qui les a amenés à se retrancher ici. Sara Murphy ne souhaite pas qu'il approche ses enfants, de peur que la maladie se propage. Les Fitzgerald leur ont gentiment proposé la villa pour la quarantaine – rien ne les y obligeait. Mais lorsque Hadley traverse les pièces et touche leurs beaux objets, un sentiment affreux l'envahit à l'idée de voir son mariage finir dans les chambres louées d'une demeure qui n'est pas la sienne.

Ce soir marque la fin de la quarantaine. Les Murphy les ont invités à la Villa America et ce sera la première fois depuis le début des vacances que le malheureux trio retrouvera son groupe d'amis. Hadley se réjouit de la fête et la redoute à la fois : personne d'autre ne sait ce qui s'est passé dans la villa, c'est comme si quelqu'un avait mouillé le matelas et faisait l'innocent devant l'auréole imprimée au milieu du lit.

Hadley retourne se coucher. Ernest a tiré le drap vers lui et elle essaie de le lui reprendre – elle ne veut pas qu'il sache qu'elle s'est levée – mais il tient le bord fermement serré dans son poing. Elle pose alors un baiser sur le haut de son oreille et lui murmure : « Tu m'as volé le drap. »

---

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Sans dire un mot, Ernest la cueille dans ses bras. À Paris, il aime se lever tôt et être à son bureau à neuf heures. À Antibes, ces étreintes ont lieu plusieurs fois par jour, comme si Ernest et Hadley vivaient à nouveau dans l'euphorie des premiers temps, sachant pourtant tous deux que cet été pourrait être le dernier. Allongée près de lui, elle se demande comment elle a pu le perdre bien que le mot ne soit peut-être pas le bon, elle ne l'a pas perdu, du moins pas encore. Fife et Hadley attendent que l'une d'entre elles libère la place.

« Allons nous baigner.

— Il est trop tôt, Hash. » Les yeux d'Ernest s'agitent sous les paupières closes. Elle se demande si, à peine éveillé, il juge déjà l'une et l'autre. Femme ? Maîtresse ? Maîtresse ou femme ? Le chuchotement des pensées se met en marche.

Hadley passe ses jambes de l'autre côté du lit. Le soleil, qui menace d'envahir la chambre, attend que quelqu'un tire sur le cordon du store. Elle se sent lourde. Les kilos de sa grossesse semblent s'être installés sur ses hanches ; elle a eu un mal fou à s'en débarrasser. Ses cheveux aussi sont lourds. « J'en ai assez de cet endroit, dit-elle, en passant sa main sur son cou en sueur. La pluie, le ciel gris, l'herbe verte. Tout cela ne te manque pas ?

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures. »

Ernest essaie de la retenir par l'épaule.

« Non.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas, c'est tout. » Sa voix s'éraille sur la fin de sa phrase. Hadley se lève, s'approche de la coiffeuse et sent posés sur elle les yeux tristes d'Ernest. Dans le miroir, ses seins pointent sous sa chemise de nuit. Les stores claquent et une lumière d'albâtre inonde soudain la chambre. Ernest remonte le drap au-dessus de sa tête et a l'air d'une toute petite chose. Souvent, elle se demande

si elle a affaire à un homme ou à un enfant. Il est l'être le plus intelligent qu'elle connaisse et pourtant, parfois, son instinct lui dicte de le traiter comme son fils.

Il fait frais dans la salle de bains. Elle est tentée de faire couler de l'eau froide dans la baignoire à sabot et de s'y plonger. Elle se tamponne un peu d'eau sur la nuque, se lave le visage. Le soleil a taché sa peau de rousseurs et accentué le rouge de ses cheveux. Elle attrape une serviette et, en se séchant, repense à l'été dernier qu'ils ont passé en Espagne : la course de taureaux et la tête qu'ils ont piquée dans la piscine juste après. Ernest avait passé la serviette sur ses chevilles, à l'intérieur de ses cuisses, sur sa poitrine. Un spectacle qu'aurait assurément détesté sa mère. *Le contact physique est réservé à la chambre à coucher*, aurait-elle dit. Et cette pensée n'avait fait qu'accroître son excitation tandis qu'Ernest séchait délicatement chaque centimètre de sa peau.

À leur retour à Paris, Fife les attendait. Rien – Hadley en était sûre, ou presque – ne s'était encore passé entre eux. Ils avaient dû attendre l'hiver. Peut-être le printemps. Jinny n'avait donné aucune indication précise. Si seulement Ernest faisait preuve d'assez de bon sens pour ne pas tout fichier en l'air. Hadley sourit en s'entendant penser comme ces ménagères pleurnichardes dont elle suit les tribulations dans les feuilletons des magazines féminins ; une lecture qu'elle n'avouera jamais apprécier devant Ernest.

Elle lui jette son costume de bain qui s'est raidi en séchant pendant la nuit. « Allez, Ernest. » Un bras émerge et le saisit. « Sortons avant qu'il ne fasse trop chaud. »

Sans un mot, Ernest se lève enfin et passe son maillot. Ses fesses sont la seule partie de lui encore immaculée ; il est si beau que c'en est à peine supportable. Elle glisse dans un sac de plage des serviettes, un livre (un roman d'E. E. Cummings qu'elle tente, en vain, de lire) et une paire de lunettes de soleil, puis regarde Ernest enfiler les vêtements qu'il portait la veille.

Avant de sortir de la villa, il attrape une pomme dans le garde-manger et la tient dans le creux de sa main.

Dehors, près des pots de lavande en terre cuite, le maillot de Fife pend sur la corde à linge. Il se balance, impatient de recevoir ses jambes, ses bras et sa tête qu'elle hoche délicatement. T-shirts rayés, casquettes de pêcheur et shorts blancs, les Hemingway passent devant sa chambre. Ils avancent lentement sur le gravier sans faire de bruit pour ne pas la réveiller. Mr et Mrs Hemingway ont l'impression d'être les amants infidèles.

## 2. PARIS, FRANCE. 1925-1926.

C'EST une lettre qui les avait finalement trahis.

Dès le début, Hadley et Fife avaient été des correspondantes assidues. Elles s'adressaient l'une à l'autre par des surnoms affectueux et partageaient les petits désagréments de la vie de deux Américaines à Paris. Fife commençait sa lettre par *mon enfant* et se plaignait à Hadley d'être débordée à *Vogue*, lui révélait le nom d'un ennuyeux dragueur, ou lui avouait être encore enivrée de l'alcool consommé la veille au moment où elle faisait claquer les touches de sa machine à écrire sur le piano demi-queue de son appartement rue Picot. Les lettres de Fife étaient toujours délicieusement drôles. Hadley peinait parfois à trouver le ton juste pour lui répondre, elle qui avait toujours écrit comme elle parlait.

Les circonstances dans lesquelles Fife rédigeait ses lettres étaient toujours flagrantes: une traînée de gin sur la page, un trait de mascara près de la date ou l'ecchymose produite par des lettres coincées – Fife lui avait écrit en post-scriptum qu'un homme s'était assis sur le clavier du piano et avait fait déraiper ses doigts sur les touches de la Royal. En lisant ces lettres, Hadley imaginait sa mince et

charmante amie un verre de vermouth à la main, enveloppée dans le kimono qu'elle aimait porter, immensément ample sur son corps sans courbe.

Quand Hadley l'avait rencontrée pour la première fois, Fife portait du chinchilla. Un éclair de fourrure lui avait chatouillé le nez tandis que cette fille richement vêtue remplissait son verre de Martini. « Oups ! s'était-elle exclamée avec un grand sourire et en tapotant son manteau comme pour le domestiquer. Je suis désolée. Il peut être *terriblement* encombrant. » Fife portait du chinchilla ; sa sœur Jinny portait du vison.

De toute évidence, les deux jeunes femmes étaient fortunées, bien que Hadley ait remarqué à leurs mains qu'elles n'étaient pas mariées. Lors des présentations, Ernest ne s'était pas privé d'exprimer son désir d'inviter l'une des deux sœurs vêtue du manteau de l'autre, laissant à tous le soin de deviner quel animal avait sa préférence.

Hadley, après la fête, avait demandé à son mari ce qu'il pensait de cette Pauline que tout le monde appelait Fife. « Eh bien, avait-il répondu, on ne peut pas dire que ce soit une belle du Sud. » Et il avait raison. Les cheveux bruns coupés court, elle était petite et mince, mais c'étaient ses yeux qu'on remarquait : noirs, joliment dessinés et audacieux, pleins d'assurance. C'est ce qui lui avait tout de suite plu chez Fife : son aplomb, presque masculin.

Fife avait commencé à fréquenter les Hemingway à l'automne après les avoir croisés plusieurs fois au Dôme et au Select. Et puis un soir au club, ils l'avaient invitée à poursuivre la fête chez eux. C'est à partir de ce moment-là que ses visites étaient devenues régulières comme si elle avait pris goût à la pauvreté de leur vie de bohème. Leur appartement, malgré son aspect défraîchi, était, disait-elle, *absolument ambrosiaque*. Hadley ne comprenait pas bien ce qu'elle voulait dire par là ni même avec quel degré d'ironie elle le disait.

Les premiers temps, ils s'étaient amusés, tous les trois, à parler livres, cuisine et auteurs qu'ils aimaient plus pour leur personnalité que pour leur prose. Fife prenait toujours congé de bonne heure en disant : « Vous, les amis, vous avez besoin de passer du temps entre vous. » Cette manière d'interpeller les autres par *les amis* ou *mes enfants* passait pour moderne mais déplaisait à Hadley.

L'appartement, après le départ de Fife, paraissait toujours vide. Hadley ne se sentait plus d'humeur à plaisanter sur quelque ami ou connaissance et Ernest semblait éteint. Au lieu de continuer à parler comme ils en avaient l'habitude, Hadley allait se coucher et Ernest restait, jusque très tard, à travailler sur un manuscrit, à boire seul.

Puis Fife cessa de partir tôt, prolongeant chaque soir un peu plus ses visites. « Oh, seulement si ça ne vous dérange pas, les amis. » L'appartement résonnait du rire de cette femme, si éclatant que Hadley avait du mal à faire entendre le sien.

Il arrivait, quand les discussions les avaient menés jusqu'au bout de la nuit, qu'Ernest descende avec elle dans la rue pour héler un taxi. Que pouvaient-ils bien se dire, Ernest et Fife, emmitoufflés, leurs visages rapprochés dans le froid, la fourrure du chinchilla effleurant son cou à lui ?

Et puis un jour Fife fut dans chaque pièce où entrait Hadley. Souvent occupée à quelque tâche terriblement utile : elle étendait la lessive sur la corde à linge, jouait avec Bumby ou, ce qui mettait Hadley dans une rage folle, changeait les draps, comme si le lit matrimonial n'avait plus de secrets pour elle. En novembre, quand Hadley attrapa un mauvais rhume, Fife lui prépara des bouillons et des compresses, s'assura qu'elle eût toujours bien chaud en bordant les couvertures avant d'aller tenir compagnie à Ernest dans la pièce d'à côté.

En décembre, Fife les rejoignit au ski et ils l'hébergèrent, tout naturellement, comme si sa place était réservé.



vée. Ernest travaillait tous les matins, tandis que Hadley et Fife lisaient au coin du feu ou jouaient avec Bumby. Le soir, ils disputaient des parties de bridge à trois. Hadley perdait mais elle avait généralement bu trop de sherry pour s'en soucier. Et puis, quand Ernest dut rentrer à Paris en janvier, avant de partir pour New York, elle sut que Fife l'avait vu seule. Elle lui avait écrit, en commençant sa lettre par un *Ma Chérissable*, qu'elle resterait aux côtés d'Ernest même dans les moments les plus fastidieux de son travail. Hadley essaya de penser au ski et à la neige.

À son retour à Paris, les caniveaux charriaient des ruisseaux poussiéreux de fleurs de printemps et l'air était si rempli de pollen qu'il lui piquait les yeux. Hadley pensa que leur vie allait reprendre comme avant. Il n'y avait, après tout, aucune preuve : aucun flagrant délit de baiser, aucune trace de parfum sur son manteau, aucune lettre d'amour. Et aucune rumeur n'était parvenue jusqu'à elle. Il s'agissait sans doute d'une extravagance de plus de son amie. Fife glosait tellement sur ses amants que Hadley se convainquit qu'elle était tout bonnement jalouse.

Peut-être aurait-elle dû lire plus attentivement les lettres de son amie. Il y transparissait ce sentiment de possession qu'ont les femmes riches : tout ce qu'elle désirait lui était dû, que ce soit une bicyclette, une robe de Schiaparelli ou le mari d'une autre. Fife avait du charme à revendre – Hadley n'avait que plus conscience d'en manquer. Elle avait commencé par oublier de lui répondre. *Hadley, mon amour*, avait écrit Fife ce printemps-là, se demandant pourquoi ses lettres s'étaient si précipitamment taries.

*Laisse mon mari tranquille.* Voilà ce qu'elle aurait voulu lui écrire ou même lui dire ; mais Hadley n'en avait rien fait.

La lettre qui les avait trahis n'était pas plus longue qu'une note.

Ernest l'avait glissée dans l'un de ses cahiers avec le reste de sa correspondance. Depuis l'incident de la valise, il savait qu'elle n'ouvrirait pas ce tiroir. Elle ne reconnut pas immédiatement l'écriture de Fife qui tapait toujours ses lettres sur la machine à écrire prêtée par *Vogue*. Mais ce mot avait été griffonné à la main, en grosses lettres, et elle n'eut pas besoin de le lire pour comprendre ce qu'il signifiait : il était adressé à Ernest. Fife n'écrivait jamais à Ernest seul mais toujours à Hadley ou à Mr et Mrs Hemingway.

*Cher Ernest,*

*N'as-tu pas trouvé que Seb avait UNE ALLURE FOLLE  
l'autre jour au club ?*

*Je dois admettre que je l'ai trouvé ABSOLUMENT  
charmant.*

*Fife*

Cette manière effrontée que Fife avait eue d'attiser sa jalousie avait dû lui plaire, lui qui avait tant besoin de se sentir désiré. Ces quelques lignes étaient-elles la preuve de leur liaison ou Hadley imaginait-elle quelque chose qui n'existait pas ?

Ernest l'appela du salon. « Hash ? »

La main tremblante, elle replaça la lettre dans le cahier et referma le tiroir. Ernest, assis dans la lumière de la lampe à pétrole, avait ce froncement de sourcils réservé aux moments de grande concentration. Il écrivait avec des mitaines ; tant qu'il ne serait pas payé pour ses articles, ils ne pourraient plus chauffer l'appartement. Elle s'assit en face de lui sur l'une des deux chaises qu'ils possédaient. Elle aurait pu lui demander. Lui demander sans détour s'il y avait quelque chose entre Fife et lui.

Au lieu de quoi, dehors, la nuit était tombée sur Paris. Ernest travaillait, levait de temps à autre les yeux vers elle en lui souriant, perdu dans cet univers de mots qui était le sien. Elle se demanda comment ils en étaient arrivés là :

deux parents malheureux, la possibilité d'une maîtresse entre eux.

3. ANTIBES, FRANCE. JUIN 1926.

IL n'est que neuf heures et déjà le sable brûle leurs pieds sous leurs pas s'ils s'y attardent trop. Ils sont seuls : pas de parasol, pique-nique ou collier de perles à l'horizon.

Ernest et Hadley plongent dans l'eau et nagent jusqu'à la plateforme qui flotte à une centaine de mètres du rivage. « Le premier arrivé a gagné », lance-t-il. Il est le premier, debout sur le ponton, il lui tend la main pour l'aider à monter mais à l'instant même où elle va la saisir, il rétracte son bras et elle retombe dans l'eau salée et boit la tasse. Elle l'éclabousse avec ses pieds, il rit, plonge au milieu des projections et sous l'eau, l'agrippe par la cheville. Hadley se débat, une myriade de bulles inonde la surface, et elle réussit, au milieu d'un combat de jambes et de coudes, à prendre appui sur la tête d'Ernest pour se hisser au-dessus de l'eau et respirer.

Il refait surface, reprend son souffle et rit tellement que ses joues se couvrent de rides. Elle lui offre sa bouche salée et sent le chatouillement de sa moustache mouillée sur ses lèvres. Dans l'eau, ils font tous deux la même taille.

De retour sur la rive, là où les arbres font de l'ombre à la mer, Ernest grimpe sur les rochers tandis que Hadley continue à fendre l'eau verte et chaude. Depuis une semaine, il perfectionne ce plongeon. « Est-ce que ça ira ici ?

— Rapproche-toi un peu. »

Hadley fixe l'horizon. Antibes est coupée en deux comme un œuf : une moitié de ciel et une moitié de mer. Elle n'aime pas beaucoup ce jeu mais elle s'en accommode. À l'entendre tapoter des pieds sur les rochers, elle

sait qu'il se prépare. Sa nervosité amplifie la sienne.  
« Prête ?

— Oui. »

Et il dit « Prêt » lui aussi pour indiquer qu'il va s'élançer.

Ernest plonge. Elle sent son corps siffler au-dessus de sa tête.

« Bravo ! » dit-elle lorsqu'il resurgit, victorieux. Le plaisir qu'elle lit sur son visage, quand elle le félicite, a quelque chose de félin, comme si ses mots allaient le gratter derrière les oreilles.

« Je ne t'ai pas touchée ?

— Non. Tu es passé à un centimètre.

— À ton tour, dit-il facétieusement.

— Tu ne t'avoues jamais vaincu, n'est-ce pas ? »

Il n'insiste pas. « On retourne à la plateforme ? »

Elle y arrive avant lui et balance ses jambes pour aller titiller avec ses pieds les barnaches accrochées au bois du ponton. Du bout des orteils, elle aplatit leur partie tendre. Elle sent le soleil qui cogne sur sa tête.

Lorsqu'ils remontent sur la plateforme, ruisselants, celle-ci s'enfonce légèrement sous leur poids. Et dans une autre de ces étreintes antiboises, il l'attire à lui.

« Ernest ? » Il ne dit rien.

À Paris, ils se sentaient plus souvent d'humeur espiègle et pour qu'Ernest puisse noter la position d'un coude, d'un genou et d'un cou, ils s'appliquaient à exécuter chaque geste à la perfection. Il rédigeait une première version puis ils repositionnaient leurs corps et finissaient par s'écrouler dans un éclat de rire devant l'impossibilité de reproduire ce qu'il venait d'écrire : bras écrasés, jambes engourdies, le tranchant du pied coupant des lignes imaginaires. Elle trouvait parfois absurde de se donner autant de mal pour ensuite tout supprimer. Mais cette méthode, insistait-il, était la sienne.